

Le
Livre
de
Poche

Christine Angot

L'Inceste



Composition réalisée par JOUVE

IMPRIMÉ EN ALLEMAGNE PAR ELSNERDRUCK

Dépôt légal Edit. : 28346-01/2003

LIBRAIRIE GÉNÉRALE FRANÇAISE - 43, quai de Grenelle - 75015 Paris.

ISBN : 2 - 253 - 15116 - 5

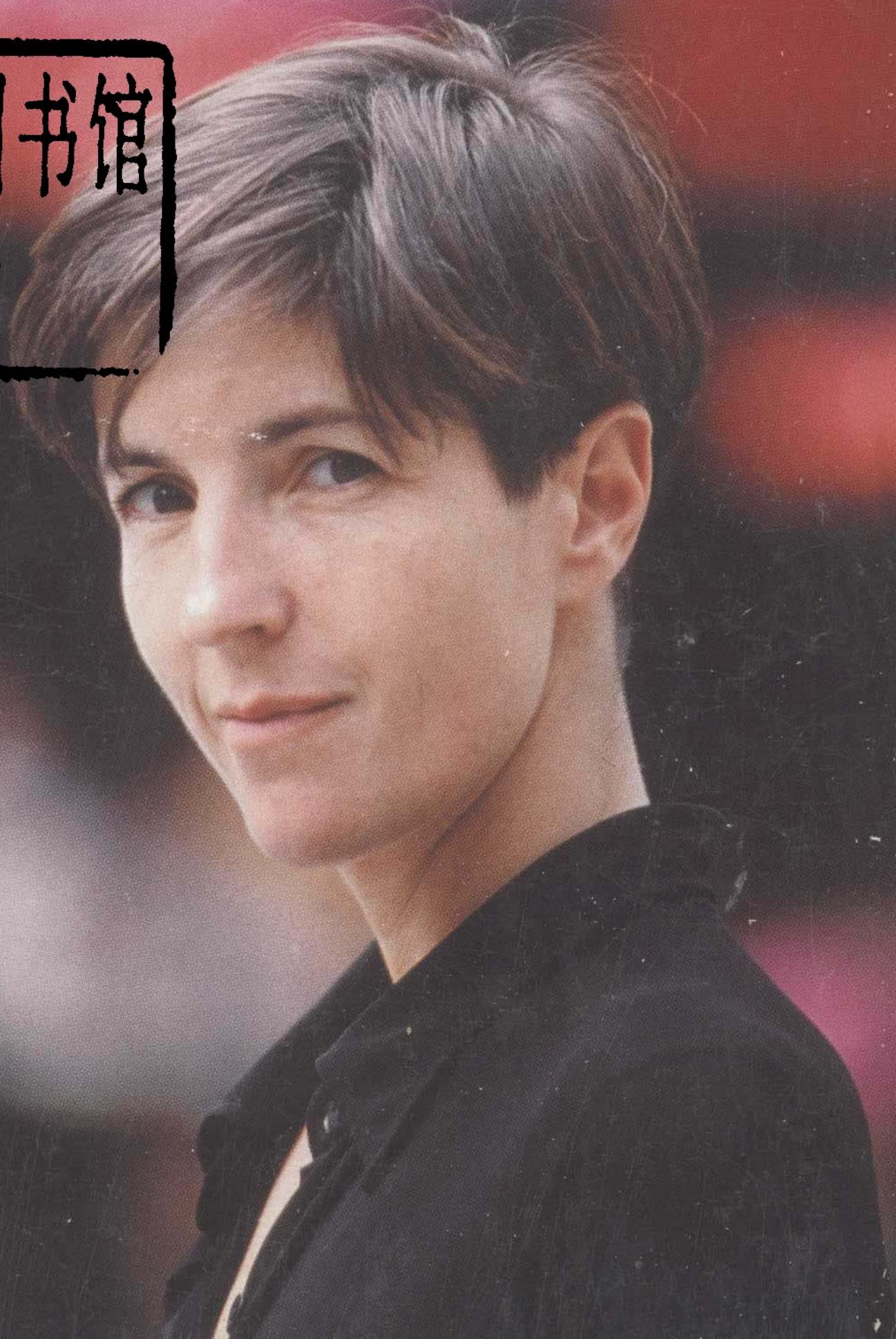
◆ 31/5116/4

Le
Livre
de
Poche

Christine Angot

L'Inceste

学院图书馆
书章



Christine Angot

L'Inceste

« Christine Angot va gagner. Parce qu'elle ne cherche pas de plaire. Elle va trop vite, trop fort, trop loin, elle bouscule les formes, les cadres, les codes, elle en demande trop au lecteur. Elle vient d'avoir quarante ans, elle écrit depuis quinze ans et, en huit livres (depuis 1990, car elle a mis quatre ans à faire publier son premier roman), elle a enjambé la niaiserie fin de siècle. Elle n'est pas humaniste, elle a fait exploser le réalisme, la pseudo-littérature consensuelle, provocante ou faussement étrange, pour poser la seule question, la plus dérangeante : quel est le rapport d'un écrivain à la réalité ? »

Josyane Savigneau, *Le Monde des livres*.

Texte intégral

Couverture : © John Foley / OPALE.

www.livredepoche.com



31/5116/4

5,50 €

PRIX FRANCE TC 36,05 €

L'INCESTE

Christine Angot est née le 7 février 1959 à Châteauroux. Après des études de droit international et d'anglais à Reims, elle s'installe à Nice. L'Arpenteur-Gallimard publie *Vu du ciel* en 1990 et *Not to be* en 1991. Puis Christine Angot quitte Nice pour Montpellier où elle écrit *Léonore, toujours* (L'Arpenteur-Gallimard, 1994). Suivent chez Fayard *Interview* (1995), *Les Autres* (1997), *L'Usage de la vie* (théâtre, 1998) et *Sujet Angot* (1998). Elle publie ensuite chez Stock *L'Inceste* (1999), *Quitter la ville* (2000) et *Normalement*, suivi de *La Peur du lendemain* (2000).

CHRISTINI

L'Inceste

STOCK

*Je ne devrais pas te le dédier, celui-là, ma
belle Léonore, et gentille, comme tu m'as
demandé d'ajouter.*

*C'est le retour de l'hiver
Tiens, le ciel s'est couvert
Et la neige qui recommence
Chante Noël dans mon cœur
Chante le Divin Enfant
Noël des jours meilleurs
Enfance, ma petite enfance*

Charles Trenet
Le Retour des saisons

No man's land

J'ai été homosexuelle pendant trois mois. Plus exactement, trois mois, j'ai cru que j'y étais condamnée. J'étais réellement atteinte, je ne me faisais pas d'illusions. Le test s'avérait positif. J'étais devenue attachée. Pas les premières fois. A force de regards. J'amorçais un processus, de faillite. Dans lequel je ne me reconnaissais pas. Ce n'était plus mon histoire. Ce n'était pas moi. Dès que je la voyais, le test donnait pourtant pareil. J'ai été homosexuelle, dès que je la voyais. Les choses redevenaient moi-même après. Quand elle disparaissait. D'autres fois, même en sa présence je redevenais moi-même, ma fille me manquait tellement, au cours de voyages, d'absences un peu longues, trois-quatre jours. L'impression de trahir la seule que j'aime vraiment. A qui j'ai dédié tous mes livres. Impossible d'écrire. Quand on n'est pas soi-même. Ma sexualité s'en ressentait. Vers le début j'étais insatisfaite. Puis. Je ne l'étais plus. Je l'étais de moins en moins. Sauf une chose (j'en parlerai après),

que je n'ai jamais faite avec plaisir. Concrète, qui implique tout le reste. Sauf une fois, je m'en souviens. Je ne le faisais pour ainsi dire jamais. J'étais devenue homosexuelle à cent pour cent à part ça. Apparemment. Dès que je la voyais. A ce détail près. Tout en restant au fond de moi-même hétéro profondément. (Mais, pas de théorie.) Un détail qui me garantissait. J'étais devenue à part entière homosexuelle sinon. Sur une période courte, tout de même, trois mois. Il n'y avait pas d'homme dans mes fantasmes, du tout, au contraire, des femmes rivales. J'étais à part, rivales entre elles. L'homosexualité me fascinait. On n'est pas fascinée par soi-même, je n'étais pas homosexuelle. Pourtant. Je finissais par avoir un désir énorme. Dès que je la voyais arriver, j'étais prise. Même encore, il faut. Même à l'instant. Que je me retienne de l'appeler. Lui téléphoner à son travail, c'est ma spécialité. Au début ça l'amusait. Tous les « petits coups de fil ». La secrétaire connaissait ma voix. Bien sûr. Très vite. Les secrétaires me reconnaissent. Elles savent très vite que c'est Christine. Je harcèle, je m'acharne. Je le montre, je n'ai pas honte. L'arme se retourne contre moi tôt ou tard. Je l'emploie. Mon ancien éditeur disait « c'est une serial killer ». J'ai envie de l'appeler parfois lui aussi. Mon père a un Alzheimer c'est classique j'en appelle d'autres. Je téléphone. Elle, je ne peux pas compter le nombre de fois. Je rappelle. Je raccroche. Je rappelle pour dire « et puis surtout, ne me rappelle pas ». « Je ne

veux plus t'entendre. » On ne me rappelle pas. Je rappelle. Je dis « tu aurais pu me rappeler. Tu ne m'aurais pas appelée, hein ! tu n'as pas ce courage ! D'aller pour une fois, contre ce que je t'avais demandé. Alors que tu sais très bien... que ce n'est pas ce que je voulais. Tu sais bien que ce n'est pas la réalité, ce que je dis. Ce que je veux. Mais le contraire. Au bout de trois mois, tu n'as pas encore compris ça. Tu le sais. Si tu ne le sais pas, alors là ». Le comportement d'un bébé. Je m'en rends bien compte. Avant non, c'était normal d'appeler la personne sur son lieu de travail, en une heure dix fois. Elle prétend qu'elle m'aime. Pour une ampoule pétée, une cartouche d'encre usée, un fax qui ne passe pas, pour lire ce que je viens d'écrire, par téléphone, pour une angoisse en train d'arriver. Etc. Le dîner, est-ce que je suis aimée, et j'ai oublié de te dire, je me suis dit « je l'appelle, sinon ce soir j'aurai encore oublié ». Au début ça passe bien, ça plaît, c'est spontané, ça change. Tueur en série, ça fait partie de mon charme. Je lui dis qu'elle est lâche. Elle me répond que je suis folle. Le déséquilibre ne me fait pas peur, il y en a d'autres qui ne peuvent pas. Dont elle. Des gens comme elle. Qui ont des limites. Je n'en ai pas. Elle, elle en a. Moi je n'en ai pas. Elle ne supporte pas. Quand quelque chose devient à ce point... névrotique. Je me fais traiter de folle. Plusieurs fois. N'y vois pas d'accusation, tu as des excuses, c'est un constat. Certains ont des limites, toi tu n'en as pas. Pourtant je souffre.

Elle ne peut plus. Elle a des limites. Qui pourrait ? Je raccroche. Je passe devant la glace. Malgré mon visage, rouge, de rage, je me trouve pas mal. Je me dis « je vaudrais mieux que ça », je ne la rappelle pas. Je me dis « je ne la rappelle pas ». Je me dis « comment elle ose... dix ans de plus que moi... pas si belle que ça ». Je m'allonge. Allez, on va passer à autre chose. Il y a autre chose dans la vie, que d'appeler Mademoiselle. Je décide de lire. J'aime lire. Ça ne m'intéresse pas. *Cœur furieux*, le mien l'est tellement plus. Je referme le livre, j'essaie de regarder *La Tentation du Christ*. Au bout de cinq minutes, je m'allonge sur le canapé et je pleure. Ce ne sont pas des petits pleurs. Ça devient vite insupportable. Je me demande qui rappeler. A qui en parler. Quel numéro composer pour sangloter juste après « allô » et ensuite « qu'est-ce qui se passe ? » Sans le retour à la raison combien de numéros ? Il y a toujours des propositions. « Quand ça ne va pas, appelle-moi. » Non, elle. Voir si elle m'aime, comme elle le prétend, jusqu'à l'épuisement. Sinon, vraiment ! « Je ferais n'importe quoi pour toi », mais pas recevoir deux cents coups de fil. Là tout de suite. Chez elle, au travail, à l'hôpital, avec un patient devant elle. Et puis. Je ne rappelle pas. Je suis soulagée, enfin je suis libérée. Ouf, je le dis même. Je dis, ouf. Je prends le téléphone dans mes mains, je le pose sur mon ventre. Je me dis que ça ne prouve rien, je peux très bien l'avoir là sur mon ventre, la télécommande est par terre, je ne

regarde pas la télé pour autant. Alors ! Donc. Ce n'est pas parce que le téléphone est sur mon ventre que je vais téléphoner. Quelle absurdité ! Ça me fait tellement de bien d'être débarrassée d'elle. Je ne vais pas en plus retéléphoner, alors que justement je commençais à me calmer. En plus, je n'ai rien à dire. Absolument rien. Ouf. Ouf, vraiment. Je ne voulais pas. Je n'ai jamais été homosexuelle. Les seins, ça ne m'a jamais intéressée. Y compris les miens. On s'était déshabillées finalement un jour. Elle me dit « touche-moi ». « Jamais. » Jamais je ne pourrais. Je lui avais dit, je me rappelle très bien même si c'est loin, « je suis gênée par ta poitrine ». Elle m'avait dit « ah ! là, tu as de la chance, ils sont tout petits ». Eh bien, justement ! tant qu'à faire, j'aurais préféré qu'ils soient plus gros. Quand elle disait « touche-moi », elle ne parlait pas de ça. Quand on dit touche-moi... Bon, j'ai mis mon doigt. On n'a jamais l'occasion de toucher quelque chose de pareil. Léonore a un petit livre sur le toucher, qui s'appelle *Petites Bêtes à chatouiller*, dans la collection Un livre caresse. Il n'y a rien de pareil. Ni la petite bête en peluche, ou à plume, ni en dentelle, ni bien sûr en cuir, ni en lamé, ni la petite bête si douillette, la petite bête en moquette, ni la petite bête collante, ni rembourrée, ni velours, ni la petite bête qui plisse, ni à gratter, ni bonbons-papillons, avec des papiers dorés, dont elle fait collection. Quand j'ai senti comme c'était gluant ! J'ai retiré ma main. C'est particulier. Trop particulier. A force